

Saint-Denys Garneau ou la vie impossible

Gilles Hénault

Volume 5, numéro 4, novembre 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036420ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036420ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hénault, G. (1969). Saint-Denys Garneau ou la vie impossible. *Études françaises*, 5(4), 480–489. <https://doi.org/10.7202/036420ar>

SAINT-DENYS GARNEAU
OU LA VIE IMPOSSIBLE

Il m'est difficile de parler de Saint-Denys Garneau, de distinguer chez lui, le poète du mythe, ou le poète mythique du mythe poétique. Je le sens à la fois fraternel et lointain, et j'éprouve, à son égard, ce sentiment qu'il décrit si bien en trois vers :

*Qu'est-ce qu'on peut pour notre ami
au loin là-bas
à longueur de notre bras*

Je ne l'ai jamais connu personnellement, bien qu'il ait été de moins de dix ans mon aîné, et que j'aie fréquenté la plupart de ses amis intimes. C'est vers 1940 que j'ai lu, pour la première fois, *Regards et jeux dans l'espace*, et un peu plus tard, nous avons collaboré tous les deux en même temps à *la Nouvelle Relève*. Pourtant, je n'ai de lui que des images fragmentaires et diversifiées qui me sont parvenues par bribes des gens qui furent ses amis, comme Jean Le Moyne, Robert Élie, Claude Hurtubise, François Rinfret et même André Laurendeau, qui avait passé quelques semaines de vacances à la campagne, chez le poète. En somme, je suis, vis-à-vis de lui, dans la même situation que les jeunes d'aujourd'hui qui n'ont pas connu Borduas, et qui cherchent, par tous les chemins, à redécouvrir cet homme qu'ils trouvent insaisissable.

En outre, j'avoue ne pas avoir lu sa correspondance, car je ne veux me référer qu'à l'œuvre qui fait pour moi, en fin de compte, l'unité de Saint-Denys Garneau et sa profonde réalité, c'est-à-dire son œuvre poétique.

Cette omission pourrait sans doute m'être reprochée, du point de vue de la connaissance de l'écrivain, comme une faute capitale. Cependant, mon propos

n'est pas de présenter un essai en bonne et due forme, ce que beaucoup de doctes professeurs de littérature peuvent faire mieux que moi, mais bien de tenter d'établir certaines coordonnées qui révèlent à la fois des rapports et des distances, comme feraient sans doute des astronomes à la recherche d'une étoile évanescence.

Aussi bien, vais-je quitter ce ton du préambule d'information pour essayer d'évoquer des phénomènes, des impressions, des images discontinues de la mémoire dans une espèce de lumière stroboscopique.

1938-1939. La quête de l'existence est difficile. Sans doute l'a-t-elle toujours été pour un adolescent. À la longue crise économique de dix ans, succède la guerre. Drôle de recyclage. La guerre civile, en Espagne, est sur le point de se terminer par la victoire de Franco. Un énergumène du nom d'Arcand impute tous les maux de l'humanité à « la juiverie internationale ». C'est un écho affaibli de la voix de Hitler. On n'entend pas encore crier les millions de victimes futures des fours crématoires. Pourtant, on s'enfonce dans la nuit et le brouillard. L'absurde est installé depuis longtemps dans la vie quotidienne, mais il change de visage. Le chômage avait abruti toute une génération. On se préparait à « sauver » la suivante par la guerre. Drôle de recyclage. En toutes circonstances, la loi et l'ordre, comme on dit, seraient maintenus.

Dégout profond. Je lis ardemment Péguy, le Péguy socialiste et « anti-tala », c'est-à-dire contre ceux qui « vont-à-la-messe », le Péguy utopiste de la société harmonieuse. Ce sont de gros bouquins bourrés de répétitions, de polémiques, d'imprécations contre le monde moderne, contre la Sorbonne, contre l'argent. Pendant des semaines, je poursuis, tard dans la nuit, cette espèce de dialogue avec un somnambule qui marche sur la corde raide, dans un monde à l'envers. Drôle de funambule. Que disait-il au juste ? Qu'il était pour une société d'où la misère serait bannie, où le travail serait une espèce de joie constante, où tous

les hommes seraient enfin fraternels. Et suprême hardiesse, il se déclarait anti-thomiste et bergsonien. À l'Université de Montréal d'alors, il eût été déclaré sacrilège et anathème. J'écris des articles dans l'hebdomadaire *le Jour*, dirigé par Jean-Charles Harvey. Notamment des articles sur Péguy. De cette abondante lecture, je retiens une phrase notamment, que je cite de mémoire : « On dit, si jeunesse savait et si vieillesse pouvait, mais c'est la jeunesse qui sait, parce qu'elle peut. » Je m'aperçois que j'ai la mémoire subversive.

Je suis dans une taverne. Un jeune homme me raconte son prochain roman. Il a les cheveux plats, l'œil noir et inquiétant, la parole facile. C'est Émile-Charles Hamel qui est secrétaire de rédaction au *Jour*. Il parle depuis longtemps, car son roman sera, en fait, une trilogie. Je l'oriente vers la poésie que je tente d'inventorier depuis quelque temps, au cours de longues soirées à la Bibliothèque municipale. Il jette un nom que je ne connais pas : Saint-Denys Garneau.

Quelques jours plus tard, j'ai lu plusieurs fois *Regards et jeux dans l'espace*. Certains poèmes m'ont ému, mais l'enchantement qui s'infiltrait lentement n'a rien du coup de foudre. Rimbaud était alors mon dieu poétique. Hamel m'opposait Mallarmé dont je commençais à peine à découvrir la claire intelligence et l'ambitieux dessein. À vrai dire, j'étais surtout venu à la poésie par les poètes canadiens. Je me rendais bien compte que Lozeau et même Nelligan ne possédaient pas la maîtrise des grands poètes français, de Baudelaire aux symbolistes et qu'ils n'avaient pas, non plus, cette liberté magistrale que je commençais à découvrir chez Apollinaire. Quand même, pour des raisons qui me demeuraient obscures, je les sentais plus proche de moi, leur monde était le mien. Ce sentiment fut renforcé par la lecture de Saint-Denys Garneau, chez qui je retrouvais des élans familiers et des paysages connus, de même qu'une recherche formelle répondant à mon inquiétude d'alors. Pourtant, j'avais du mal à pénétrer dans son univers spirituel. C'est que nos vies étaient loin d'être parallèles.

Le thème de l'enfance. Il se retrouve chez la plupart des poètes et ce n'est pas par hasard. Le jeu reconnu comme la vraie vie dans un monde où tout se fait et se défait, châteaux de cartes, châteaux en Espagne, marelle à cloche-pied qui prend possession de l'espace, regards jetés sur toutes choses comme des filets de gaze légère qui n'emprisonnent rien, coïncidence de la danse et du corps, de la joie et du geste qui l'exprime, « vert paradis des amours enfantines ».

C'est à travers l'enfance que Saint-Denys Garneau me devient familier. Commun terrain de chasse où le regard fait feu sur toutes les merveilles pour les enfermer, transfigurées, dans le poème. Âge d'or de tous les rêves possibles et improbables, âge qui est en voie de disparition, car l'enfance est un phénomène social autant que biologique et psychologique. Chaque époque, chaque société a son enfance. Je me souviens de certaines chroniques sur les classes laborieuses en Angleterre, où l'enfance m'apparaissait comme un petit enfer d'une exemplaire cruauté, auquel le péché ne donnait même pas sa dérisoire justification. C'était un enfer pour bons petits diables de dix ou douze ans, dans lequel le travail en manufacture tenait lieu de flammes éternelles. Un jeune esprit ne peut que se révolter devant de telles absurdités fondamentales, quand il se rend compte que les regards et les jeux de cet âge n'ont pas toujours pour cadre le « paradis des libertés » !

De l'enfance à la mort, il semble qu'il n'y ait, chez Saint-Denys Garneau, qu'un tout petit intermède, un décor planté de saules et d'ormes calmes, un paysage à deux dimensions, dans lequel il ne peut pénétrer, mais qu'il décrit avec toute la sensibilité d'un aqua-relliste.

L'insertion dans la vie, c'est ce qu'il y a de plus difficile. Le poète n'y parvient jamais calmement, totalement et en toute quiétude. Il y en a qui se retirent dans leur château de songes, pour y mourir. Ce sont les purs. Mais il se trouve que vivre, c'est aussi un acte poétique, dans la mesure où le poète chante et

enchante le réel. À ce propos, tout le poème intitulé *le Jeu* serait à citer :

De l'amour de la tendresse qui donc oserait
[en douter
Mais pas deux sous de respect pour l'ordre établi
Et la politesse et cette chère discipline
Une légèreté et des manières à scandaliser les
[grandes personnes

Il vous arrange les mots comme si c'étaient de
[simples chansons
Et dans ses yeux on peut lire son espiègle plaisir
A voir que sous les mots il déplace toutes choses

C'est bien cela. Les mots ne sont rien pour l'enfant, pour le poète, s'ils ne déplacent quelque chose. Tout se passe d'abord dans l'imaginaire, puis vient la difficulté de vivre, surtout quand on porte en soi la névrose de tout un peuple : le nôtre. Quand tous les horizons sont bouchés, quand apparaît au regard de l'absolu poétique, l'inanité des gestes quotidiens dans ce monde terrible que décrivent *les Solitudes*. L'angoisse, même métaphysique, a des racines profondes et insoupçonnées dans la réalité quotidienne.

Supposons un homme qui habite « un pays incertain », comme le dit si bien Jacques Ferron, un homme qui vient à peine de quitter l'adolescence, et qui rencontre

Des mangeurs de voisins, des rangeurs de péchés,
Des collecteurs de revenus, des assassins à
[petits coups,
Rongeurs d'âmes, des satisfaits, des prudents,
Baise-culs, lèche-bottes, courbettes,

bref, des gens qui

... abdiquent à longue haleine sans s'en douter
N'ayant rien à abdiquer.

Supposons de plus que ce jeune homme se rende compte que la religion qu'il vénère n'est que simulacre chez la plupart des gens ; que la poésie est une langue sans écho pour le plus grand nombre ; que l'enfance et les jeux débouchent sur un monde où « le temps, c'est de l'argent » :

Tout le monde peut voir une piastre de papier vert
Mais qui peut voir au travers si ce n'est un enfant

Supposons également que cet être soit doué d'une sensibilité de poète et que le quotidien se présente à lui comme une inlassable répétition de gestes mécaniques, et qu'il se sente à tout jamais exclu du grand jeu, quel qu'il soit, est-ce que ce poète n'écrirait pas :

L'avenir nous met en retard

Demain c'est comme hier on n'y peut pas toucher

On a la vie devant soi comme un boulet lourd

[aux talons

Est-ce qu'il ne s'écrierait pas également, dans un total sentiment d'aliénation au monde et à toutes les réalités qui l'entourent :

On n'a rien à faire ici

On n'a rien à dire et l'on n'entend pas de voix

[d'un compagnon

C'est là ce que je ressens profondément en lisant Saint-Denys Garneau, et aucune exégèse, si savante soit-elle, ne pourra faire varier cette intuition d'un monde irréel dans sa réalité même, comme dans le jeu, ou d'un monde évanescent qui ne se laisse pas autrement posséder que par le regard. Mais dans ce monde, le poète joue le seul jeu possible: il joue à qui-perd-gagne.

Le problème qui se posait à nous, c'était: comment faire un poème avec ce peuple moutonnant, avec cet espace glacial, avec ces jours gris, avec cette petite misère et les grands espoirs qu'elle engendre malgré tout. Nous avons tenté de passer du « je » au « nous », de retrouver des valeurs qui ne soient pas monnayables, de tendre la main vers des réalités palpables, d'organiser l'espace anonyme pour lui donner vaguement la forme d'une patrie. Cela s'est fait à travers de longs tâtonnements, des régressions vers un passé quasi mythique situé hors de la tradition. Il nous fallait, pour cela, assumer nos tares et nos faiblesses, mais aussi, récupérer notre énergie vitale et nos biens oubliés au long de tous les étroits sentiers du devoir. Il fallait affirmer notre présence au monde, non pas au moyen d'une rhétorique patriotarde, mais par la reconnaissance concrète de notre existence collective, sur un sol enfin reconnu comme nôtre. Il s'agissait

de n'être plus séparés de nous-mêmes, de ne plus laisser notre âme vagabonder loin de notre présence charnelle. Nous disions : « feu sur la bête angoisse » qui continuait de rôder dans nos cauchemars.

Pour moi, cela se faisait sous le signe d'un certain surréalisme, dont la force libérante se manifestait avec une vigueur particulière chez mes amis peintres. La mort, nous tentions de l'apprivoiser. Le temps, nous voulions qu'il se traduise par le risque et l'aventure. La vie, nous en assumions le pénible quotidien, avec ses déboires et ses surprises, ses perpétuelles mutations, son mystère objectif. Si le poète refuse de se cantonner dans la poésie, il lui faut s'écrier comme Rimbaud : « Changer la vie », en prenant bien garde que ce ne soit pas la vie qui le change. Le pouvoir transformant de l'amour nous était révélé comme un secret. Nous vivions une période d'incarnation et d'enracinement, au risque de périr dans ce que Saint-Denys Garneau appelle « le temps salissant ». Nous voulions en finir avec les pas perdus, les paysages inhabités, les chambres vides. Bien sûr, il ne s'agissait pas d'un optimisme de commande, mais d'un désir profond, d'un insatiable appétit. Cependant, nous savions déjà que nous ne serions pas rassasiés. Pour ma part, — et pardonnez-moi ce calembour —, je tentais simplement de ne pas confondre la faim du monde avec la fin du monde.

La fin du monde, la vraie, la définitive : une de mes plus anciennes terreurs. Je me trouvais des abris sous les hangars, je me bouchais les oreilles pour ne pas entendre les trompettes du Jugement dernier. Nous avons macéré dans la peur ; c'est bien connu de tous ceux qui ont étudié le catéchisme illustré. Ce sont les premières images qui m'aient touché. Cela vous prépare un homme à devenir directeur de musée !

Après la classe, quand j'avais douze ans, un bon Frère fou et visionnaire nous lisait des histoires de revenants, après nous avoir menés à la baguette toute la journée. Il avait une manière diabolique de nous faire croire au diable ! Je ne nie pas que cela prédispose à une certaine poésie, et pourtant . . . Un jour, l'amour est venu. Nous avons dû rejeter beaucoup de

peurs pour rejoindre cette violente réalité. Mais soudain, le paysage s'ouvrait, la vraie vie devenait présente, et nous apprenions que les anges du Jugement dernier étaient peut-être des eunuques. Du coup, le monde se peuplait d'êtres réels et nous entrons de plain-pied dans le drame humain. Curieuse métamorphose. Le bon petit Frère sadique nous avait peut-être appris d'une manière définitive à détester la cruauté, mais aussi, à haïr profondément tous ceux qui en sont directement ou indirectement responsables. Nous allions tenter de vivre cette contradiction, en quête du pays de la bonté, « contrée énorme où tout se tait ». Je me répétais cet aphorisme que je m'étais fabriqué : « Celui qui n'espère plus rien est un terrible optimiste. » Je considérais un certain désespoir comme le point zéro, à partir duquel tout devenait possible pour le meilleur et pour le pire. Pour moi, le meilleur, c'était que les êtres humains deviennent enfin des hommes. Je reconnais aujourd'hui que nous sommes loin de cette réalisation. Bien entendu, c'est un vieux rêve toujours déçu, un rêve cependant qui tient en échec beaucoup de cauchemars.

J'avais commencé, comme Saint-Denys Garneau, à rêver de naufrages et de noyades, un des principaux thèmes névrotiques de la poésie canadienne, surtout depuis Nelligan. Heureusement, la poésie elle-même est une espèce de thérapeutique. Au lieu de « sombrer dans l'abîme du rêve », on peut en émerger pour se laisser porter vers de nouveaux rivages. Le rêve est fluide comme l'eau : on y apprend à nager. Toute cette métaphore est d'ailleurs fausse, et digne d'un mauvais poète, car il faut surtout apprendre à marcher les yeux grands ouverts. « L'imagination au pouvoir », c'est un beau slogan, à condition que cette imagination n'invente pas de camps de concentration.

*La mémoire qu'on interroge
A de lourds rideaux aux fenêtres
Pourquoi lui demander rien ?*

écrit Saint-Denys Garneau. Je voulais, au contraire, ouvrir ces rideaux, interroger la mémoire, car la mémoire émotive et charnelle nous informe, non seulement de ce que nous fûmes, mais surtout de ce que

nous sommes. C'est indispensable pour savoir ce que nous deviendrons. L'être est mobile, il se déroule dans le temps comme une lente rivière, et l'image qu'on y mire à chaque instant vient des méandres antérieurs. C'est le problème fondamental du continu et du discontinu, c'est la démarche essentielle de la vie même. Si l'on ferme les rideaux, c'est la mort, et pour ne pas mourir, j'ai fait un *Voyage au pays de mémoire*.

Le destin tragique de Saint-Denys Garneau l'a conduit à faire un *Voyage au bout du monde*. « Bout du monde ! Bout du monde ! Ce n'est pas loin ! » s'écrie-t-il. Il voyageait plus vite que nous et dans d'autres directions. Cette angoisse d'avoir atteint le point mort, il l'exprime d'une façon déchirante, et tout le poème serait à citer. Je n'en retiendrai que les passages suivants :

Il faut maintenant savoir entreprendre le
[pèlerinage]
Et s'en retourner à rebrousse pas de notre venue
Et s'en retourner à contre-courant de notre
[mirage]
Sans tourner la tête aux nouvelles voix de notre
[richesse]
On a déjà trop attendu au bord d'un arrêt tout seul
On a déjà perdu trop de cœur à s'arrêter.

Nous groupons alentour de l'espace
[de ce que nous n'avons pas]
La réalité définitivement acceptable
[de ce que nous pourrions avoir]
Des colonies et des possessions
[et toute une ceinture d'îles]
Faites à l'image et amorcées par ce point
[au milieu central de ce que nous n'avons pas]
qui est le désir.

Cela s'appelle « mourir de ne pas mourir ». Les surréalistes le savaient. C'est pourquoi ils ont mis le désir au centre de leurs préoccupations. Borduas le savait aussi, en écrivant *Refus global* qui condamne ce qui tue le désir. Pour ma part, j'ai appris d'Éluard notamment, « le dur désir de durer ». À partir de cela, il est possible de faire quelques pas dans le monde réel, guidé par une quotidienne espérance.

GILLES HÉNAULT

la relève

rédacteur-en-chef : CLAUDE HURTUBISE



sommaire

réponse à jean-louis gagnon	ROBERT CHARBONNEAU	163
alphonse de chateaubriant (2)	H. DE ST-DENYS GARNEAU	166
rupture	ROBERT ELIE	172
célébration de noël: un Noël roulier	LUCIENNE FROCHOT	178

chronique vivante

le père de Foucauld	CLAUDE HURTUBISE	187
nationalisme	ROGER DUHAMEL	189
"14 juillet 1935"	R. C.	192



toute demande d'abonnement, toute lettre d'information au sujet de la publication doivent être adressées à la direction.

l'abonnement de un dollar est payable par mandat ou par chèque ou par à Montréal, aux bureaux de la direction, situés 36, avenue rockland.

141, colonnes 7562